Sublimes amours

Michaël Jean-Baptiste

Sublimes amours

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08618-7

Les chagrins bleus

Barion

Et puis zut ! Ça recommence ! Je me retrouve encore dans cette pièce d'un bleu sale fermée de tout côté. Aucune lueur, aucun rayon de soleil. Je vois tout pourtant, distinctement, comme on voit sur la chaussée un enfant mort. Ah ! mais, que dis-je ? Pourquoi cette image me vient à l'esprit ? Un homme rôde dans la pièce, de long en large, le visage blême, les yeux inquiets. Le même que je revois à chaque fois qu'une main – laquelle ? – me jette en cet endroit qui m'est complètement inconnu. Deux choses me font détester cette pièce : d'abord, elle est trop fermée, ensuite, je ne supporte pas cet homme, quoiqu'il me semble tendre. Il y a toujours cette odeur de laurier qui m'arrive du dehors, je pense. Comme j'aimerais sortir ! Il me revient alors que, la dernière fois, l'homme qui compte ses pas m'en avait empêchée. Vaguement sa figure fait passer des images sous mes yeux, des souvenirs peut-être. Mais cela supposerait que je le connais… Alors non ! Je crois plutôt que c'est des impressions. Mais des impressions qui brûlent comme des chagrins, des remords et des colères ! Il se prit à me regarder d'un regard embué, triste et tendre. Il s'avança.

– Nana, me dit-il, c'est moi.

Cet homme est fou. Il m'appelle Nana comme les autres fois. Possible qu'une femme dans sa vie porte ce tendre prénom. Peut-être est-ce un surnom. C'est lui qui le lui a donné, c'est sûr. Tout en lui est si tendre et si triste. Y compris sa voix. Surtout sa voix. Mélodieuse comme la voix d'un évêque dans la nef d'une cathédrale. Il doit aimer d'un amour légendaire cette femme qui lui a fait des

yeux si tristes. Il me prend pour elle. Il est fou. Un court instant je sens sa détresse, je comprends sa peine. Oui. Oui, mais je ne réussis pas à éprouver envers lui cette sollicitude à laquelle pourtant on dit que les femmes sont si enclines. J'ai plutôt une envie de fuir loin de lui. Loin de sa tendresse, loin de ses cent pas, loin de sa détresse.

– C'est moi, répète-t-il, s'il te plaît !

Le pauvre ! Plus il se fait tendre, plus mes pieds tremblent d'une course affolée, éperdue qu'ils envisagent. Le parfum des lauriers envahit maintenant ma prison bleue. Comme j'aimerais les voir ! Mon geôlier effleure mon visage de ses doigts et les laisse glisser doucement dans mes cheveux. Malgré moi, j'en ressens un doux frisson qui me fait lever les yeux vers lui. Il n'y voit sûrement pas sa Nana, puisqu'il soupire bruyamment et recommence à marcher de long en large.

Y a-t-il le soleil dehors ? C'est si étrange, cette chambre. Et l'homme de Nana me donne envie de sortir, de courir. Je regarde autour de moi. Je ne sais pas d'où vient cette lumière dans laquelle baigne la pièce sale. La poignée de la porte. C'est facile de partir, mais si je saute, il m'attrapera comme la dernière fois, et je ne peux pas me débattre avec lui. Pour réussir, je dois attendre qu'il revienne à l'autre bout de la pièce et courir aussi vite que je peux. Pourvu qu'il n'ait pas le temps de me retenir. À l'autre bout de la pièce, il est certes assez éloigné de la porte, mais il est tout près de moi. Qu'importe ! je saute. Il crie et se jette sur moi. Je le bouscule, son pied heurte la chaise, je sors.

Je suis dehors. Je ne vois pas les lauriers et je ne sens plus leur parfum. Une fumée toute noire commence à monter et, avec elle, une puanteur abominable. Quelques passants me regardent d'un air étonné, certains s'arrêtent même. C'est bizarre. Ces gens sont fous. Le soleil s'ouvre alors d'un éclat qui disperse la fumée. Quelque chose, comme des vêtements empilés, semble joncher le sol. Je m'approche lentement. Mon Dieu ! Mais… Un cri perçant dont je ne me savais pas capable déchire la rue. C'est le corps mort d'un enfant qui

est étalé sur la chaussée ! Il a une fleur de laurier entre les doigts, elle est fraîche ! Je crie de toutes mes forces. L'homme de Nana accourt :

– Nana ! reste à l'intérieur, s'il te plaît, ma chérie.

Il me prend tendrement dans ses bras et me ramène dans la pièce bleue. J'entends quelques passants murmurer : « Pauvre Nana ! » Mais pourquoi ils m'appellent tous Nana ?

Nana

Ma femme, depuis cet événement qui nous a littéralement terrassés, car je ne vois pas quel autre mot conviendrait mieux à notre situation, s'est enfermée dans le mutisme qui aurait été le plus complet si de temps en temps elle ne reprenait cette phrase qui est devenue, en définitive, le refrain de notre vie à laquelle siérait l'adjectif *mélopéenne*, s'il existait : « J'ai vu un enfant mort sur la chaussée ! » Moi, je ne sais plus quoi faire. Je ne sais même plus s'il est sensé de lui parler, si elle comprend. Il me semble qu'elle est déjà partie, elle a suivi notre fils dans l'au-delà. Quelquefois, cela devient de plus en plus fréquent, elle se transforme en quelqu'un d'autre. Ses yeux deviennent vides, et je me demande si elle me voit. Si c'est le cas, il est évident qu'elle ne me reconnait plus. Alors elle s'obstine à vouloir sortir de la maison. Mais lorsqu'elle y parvient, c'est toujours la même chose : des cris effrayants, à faire trembler les démons, comme si elle voyait des légions de fantômes, qui se seraient tous couchés en un même point de la chaussée qu'elle pointe du doigt. Dans cet état, elle ne m'entend pas, elle ne me voit pas. Parfois même, elle semble avoir peur de moi.

Hier, après (ou pendant) qu'elle se soit absentée une demi-heure – je parle de ses dédoublements comme d'absence –, elle est venue près de moi et m'a demandé :

– C'est toi, Barion ?

– Nana ! Nana ! Mon Dieu ! Oui, c'est moi.

– Et Nana, c'est qui ?

Ah ! ce jour que je ne maudirai jamais assez où l'on est allés se promener tous les trois. Le soleil brillait pourtant d'un éclat qui semblait de bonheur. Aimé s'amusait à cueillir des lauriers qu'il rapportait à sa mère qui aimait tant leur parfum. Une fumée noire à laquelle on ne prêta guère attention commençait à monter. Tout d'un coup, les balles avaient plu. Au nom de satanés leaders politiques ! Ils avaient pris mon fils. Ils avaient tué Aimé. Nana n'avait pas été atteinte, mais elle était tout aussi morte ! Si je l'avais compris plus tôt, je ne me serais pas couché à plat ventre. Non ! J'aurais offert ma poitrine aux projectiles assassines, aux leaders suceurs de sang !

Aujourd'hui, de nouveau Nana s'approche de moi :

– C'est toi, Barion ?

– Oui, Nana, c'est moi.

– Et c'est qui, Nana ?

Je tends la main et caresse sa joue. Elle me regarde. Ses yeux n'ont aucune expression. Je crois, cependant, qu'elle est sensible à mon toucher et c'est de là, il me semble, que doit venir sa guérison.

La Barmaid

Gaston, les yeux embués, regarda l'enseigne lumineuse à l'écriture rouge de *La Vigna*. D'un pas mal assuré, il s'approcha. Les miséreuses baraques alentour, où languissaient des ampoules trop faiblement alimentées, menaçaient de s'effondrer d'un coup. Fameux, le quartier ! Gaston porta une main à la poitrine en pensant que son état intérieur ne dut pas être très différent. Il cracha sans viser dans une flaque d'eau. Un trouble renouvelé le faisant grimacer, il entra comme pour s'échapper. C'était une sorte de bar, avec ce qui, si l'on sait se prêter au jeu, passait pour une piste de danse.

L'atmosphère à l'intérieur était chargée de toutes sortes d'odeurs, de relents : cigarettes, coke, boissons fortes, haleines lourdes et effluves humaines de tout genre. Une musique *rabordaille* assourdissante vibrait et obligeait à s'égosiller pour se faire entendre. Les couples improvisés et changés de temps en temps se tordaient dans tous les sens, se pressuraient sans retenue, enlacés comme des lianes entremêlées, s'écartaient un instant et se retournaient, les femmes aux trois quarts nues offrant leur cul tourmenté aux hommes, dans une indécence rageuse et renversante. Ici, on se prête fort bien au jeu. Gaston détourna les yeux, s'assit sur une banquette, posa les mains sur le zinc et s'époumona :

– Une pinte de bière, je vous prie !

Quoiqu'il l'ait regardée, il ne vit pas la barmaid qui eut l'air d'entendre sans effort. Il était comme perdu en lui-même. L'ambiance immonde et abrutissante de *La Vigna* n'avait pas encore raison de son trouble. Peut-être la bière le noiera-t-elle. Sa vie semblait s'être arrêtée depuis le choc, comme une vieille horloge dont la mécanique

avait cédé. Non. Elle ne s'était pas arrêtée… il eût mieux valu ! Elle s'était mise à mal, comme un écran de portable cassé qui délire.

– Voilà votre bière !

Attrapant la chope de la main de la barmaid, Gaston n'en fit qu'une gorgée, sous le regard stupéfait de la jeune femme qu'il ne voyait toujours pas.

– Du rhum, donnez-moi du rhum ! fit-il en balançant la tête.

L'existence humaine a de ces cruautés qui vous saccagent si violemment jusqu'au tréfonds ! La jeune femme, en voyant se dessiner deux traces cristallines sur les joues du seul homme du bar qui n'avait pas encore levé les yeux sur elle, se demanda bien quelle tristesse atroce pouvait l'habiter.

Aussitôt servi, il but de même et cria :

– Versez-m'en encore !

– Monsieur…

– Encore, je vous dis !

Cette fois, toujours sans voir la jeune femme, il avait crié non plus seulement pour se faire entendre mais surtout de colère. Elle comprit, enfin, elle se dit qu'elle n'était pas, qu'elle ne pouvait pas être le véritable objet de cette colère. Pugnace, elle répliqua :

– Je refuse de vous en donner encore !

– Vous ne me donnez pas, j'achète !

– Eh bien, je refuse de vous vendre !

Ce n'est qu'à cet instant que, défait par l'opiniâtreté incongrue de la barmaid, happé au trouble qui voilait son regard, Gaston vit les yeux francs, le nez buté, les lèvres intrépides. Il vit mieux : c'était une jeune fille ! Dix-sept ans, tout au plus. Il fut surpris de cela. Comment une fille si jeune et belle de cette beauté qui se croise en de si rares occasions qu'on les croit tenir de l'irréel, comment une fille pareille put-elle se trouver là, derrière le zinc d'un aussi sordide bar ? Et son trouble et les verres qu'il avait avalés lui parurent soudainement

presque sans conséquence. Il s'étonna, mais sans en rien laisser paraître, que ce visage de jeune fille ait sur lui un effet aussi anesthésiant.

– Boire autant ne vous guérira pas et ne fera que vous plonger dans le gouffre.

– Mais de quoi je me mêle ! Occupez-vous donc de vos affaires, fillette ! Je doute qu'on vous ait embauchée pour faire la morale aux clients…

Il ne ressentait pas de mauvaise humeur en disant cela. Bizarrement, il se sentait même quelque peu amusé.

– Fillette ?

– C'est bien ce que vous êtes.

– Avec mes vingt ans ?

– Pourquoi cherchez-vous à passer pour plus âgée ?

– Chuttt ! fit la barmaid en jetant un coup d'œil alentour. Vous savez quoi, je vous donne votre rhum.

Charmé par quelque chose chez elle qui lui était insaisissable, Gaston eut voulu continuer. Cette barmaid n'avait rien d'ordinaire ; le soudain apaisement qu'il ressentit en voyant seulement son visage et l'inexplicable plaisir qu'il prit à lui parler en étaient bien la preuve. Et puis cette impétuosité tout à l'heure dans le refus de répondre à sa commande ! Non, cette fille n'était pas quelconque. Quoique d'un coup replongé dans une tristesse monstre, que n'eut-il pas donné pour continuer à discuter avec elle ! Mais déjà elle avait déposé sur le zinc une chope remplie et s'était tenue quelque peu en retrait.

Et pourquoi pas ? Pourquoi ne pas se saouler ? Noyer dans l'or de cette boisson d'une amitié particulière les peines d'une existence qui ne laisse aucun répit ? Puisqu'il est impossible d'échapper au poids dont elle charge sans pitié ni façon, Gaston but d'une traite, et la jeune barmaid eut un pincement au cœur.

– Remplissez !

Les heures s'écoulèrent. Peu à peu la piste se dégagea, les couples se retirèrent, les corps aux trois quarts nus s'en allèrent à

d'autres tourments et la musique se tut. Seules restaient sur le zinc trois grandes silhouettes : un vieux assoupi, un grand gaillard qui portait un béret gris et qui, sorti à la recherche de quelque aventure, tentait vainement de séduire la barmaid, et puis Gaston, complètement saoul. La jeune fille fit savoir qu'elle allait fermer. Sous sa demande, le monsieur au béret réveilla le vieil homme et donna à Gaston un coup de coude. On salua la petite et l'on partit. Mais Gaston ne sortit pas des vapes. Elle tapa du cul de la chope deux coups sur le zinc. Gaston, la tête tombée sur les mains croisées, ne répondit que par un grognement. Elle s'irrita et tapa plus fort, mais pour le même résultat.

*****

– Monsieur !

– Hm !

– Levez-vous donc !

Enfin le pauvre type se réveilla, tout hébété, confus et incertain d'être dans le réel ou quelque part ailleurs. Il grimaça en ressentant un lancinement qui voulait lui éclater la tête. Il se frotta les yeux d'une main, pour ne pas que son mal de crâne les fît tomber de leurs orbites. Un très beau visage contrarié semblait lui faire quelques remontrances. Ah ! il le reconnut tout de suite : c'était celui de la barmaid.

– Vous avez vomi sur le zinc et m'avez obligée à passer la nuit ici !

Il put se rendre compte à présent comme sa voix était charmante, fine et douce. Ses reproches mêmes semblaient lui bercer le cœur. Il ferma les yeux pour mieux s'en délecter. Comme cela enchante d'être en sa présence ! Il se retourna, regarda autour de lui et reconnut la piste de danse à côté. On l'avait changé de place, il était sur une chaise, à une table. Il porta ses deux mains au visage et les fit glisser de haut en bas.

– Je suis désolé, jolie demoiselle. Vous m'avez porté jusqu'ici ?

– Certes non ! je n'aurais pas pu. Je vous ai traîné.

– Traîné… bien sûr, se plaint-il en haussant les sourcils, un peu vexé.

– Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Déjà que je vous en veux des complications que vous me créez. Et je vous avais dit de ne pas vous saouler !

Il la fixa un long moment. Il lui semblait que de la fraîcheur de ce visage émanait une douceur indéfinissable, un bonheur fait de parfums exquis qui s'échappaient de sa beauté. Ne comprenant pas tout à fait la persistance du regard de cet inconnu, la jeune fille le soutint d'un air de défi.

– Vous êtes très belle, savez-vous !

– Et j'aurais pu être votre fille. Et puis non, les ivrognes en deux âges, ce n'est pas vraiment mon genre. Si vous voulez bien vous secouer un peu que je puisse enfin m'en aller !

Il rit de bon cœur.

– Vous êtes fabuleuse ! Oui, vous auriez pu être ma fille, dit-il dans un souffle quelque peu ému. Peut-être est-ce la raison qui me fait m'interroger sur votre présence en ce lieu exécrable. C'est pas fait pour vous. Vous avez grand tort d'être là.

– Vous ne savez pas…

Elle ne finit pas sa phrase.

– Cela ne vous concerne pas !

– Si, bien au contraire. Vous l'avez dit vous-même, vous auriez pu être ma fille.

– Mon père serait-il venu se saouler dans ce lieu exécrable qu'il me reproche ?

Un voile d'un coup assombrit le regard de Gaston et la jeune barmaid, peu habituée à vrai dire à être traitée paternellement – comprenez que les hommes ont des instincts tout autres –, se sentit mal d'avoir lâché ce mot. Elle se rappela ses larmes de la veille.

– Pardonnez-moi.